le journal du moi

laurent goumarre

J'étais encore sous le choc de Lukas de la *Star Ac 3* ou *4*, je pensais que je ne m'en remettrais pas : le visage de Lukas dessiné 3D comme sorti de mangas ; je prenais des photos numériques, plus de 100 : « Pour Lukas votez 1 », « Mérite-t-il de rester ? », les larmes de Lukas, ses yeux rougis le samedi de son élimination, dix mois déjà, postées sur les murs de mon appartement 5e arrondissement. J'en étais encore là quand j'ai découvert qu'ailleurs on avait plus fort, plus fort que tout : une fille avec le prénom d'une ville et le nom d'une chaîne d'hôtels, Paris Hilton. Je me disais que même tous les Aaron Spelling du monde n'y avaient pas pensé, que Paris Hilton était au-delà d'un nom de famille, que c'était le titre rêvé d'une série américaine. Donc, l'Amérique produisait aujourd'hui des filles dont la vie ne serait qu'une longue succession d'épisodes. Il y avait eu Paris fait du X amateur, Paris mannequin photoshopé pour Guess, on nous annonçait un disque, un film d'horreur... sans oublier Paris à la ferme, dans *The Simple Life*, l'aboutissement de toutes nos espérances en la télé-réalité : Paris et sa copine Nicole-je-ne-sais-pas-qui expédiées dans un trou du Texas, de l'Arkansas, de n'importe où, bref dans un bled tellement pourri que Vuitton, ils ne connaissent pas. *The Simple Life*, soit une série d'épisodes articulés autour d'un événement : comment bouleverser les valeurs d'un village bâti sur l'équation famille/travail/patrie. Comment ? en leur balançant la télévision en direct. La télé-réalité c'est ça, ce n'est pas un concept, ce n'est pas un programme ; avec Paris Hilton, on a bien compris que c'est une histoire de blonde et d'incarnation, même si on l'avait déjà appris de Loana, qui n'allait pas si loin, restait planquée derrière l'écran, entre gens de télévision, coincée dans le périmètre du *Loft*. Paris Hilton, elle va plus loin, prend la voiture du générique avec sa copine je sais pas quoi et roule ma poule, telle une petite-fille cachée de Thelma et Louise, on the road again, pour se jeter, non pas dans le précipice, non ça c'est bon au cinéma, et on n'est plus au cinéma, le cinéma a des limites, la télévision n'en a pas, le cinéma a des limites, Paris Hilton est la limite du cinéma, de ce cinéma qui jouait il y a un siècle à *La Rose Pourpre du Caire*, joue toujours à se faire des frayeurs, faire comme si on sortait de l'écran pour rencontrer sa spectatrice, Mia Farrow à des années lumières de *Rosemary's baby*, de *Peyton Place*, tu parles d'une rencontre, tu parles d'une spectatrice ! Mia Farrow, merci bien ! Je reprends : non pas pour se jeter dans le précipice du cinéma moral et tout ce qu'on veut - quand faut payer, faut payer, et la note est salée pour toutes les Thelma et Louise du cinéma - mais pour se projeter contre l'écran avec une telle violence qu'il n'en restera plus rien. L'objectif de la télévision est tragique, plus ambitieux peut-être, la télévision vise plus loin, avec Paris Hilton, elle saute le grand pas, quitte Las Vegas ou Hollywood, bref n'importe quelle boutique Gucci pour se pourrir les stilettos Dior dans un village de vrais gens spectateurs. La télé-réalité, ça s'appelle, de son nom de chaîne d'hôtels et de capitale du monde : Paris Hilton. Qui débarque telle une bitch bling-bling de MTV, stylisée over Dynastie en Dior, Versace, Vuitton, dans un bled ahuri de voir débarquer la fille oubliée de toutes les Joan Collins et Donatella du monde. Paris Hilton, c'est la télé trash-people des talks show, c'est fashion TV, c'est la retape des clips rn'b accessoirisés Jade Jagger, qui s'installe dans la réalité d'un village paumé, le bronzage décoloré de l'année, des micro-jupes et des lunettes pare-brise, du sex-people, comme un parfum des trottoirs de Miami où Versace s'effondrait au siècle dernier. Dés lors, plus de famille qui tienne, plus de patrie, plus de travail, la petite ville vit au rythme de la télé, des épisodes de Paris qui fait valser les codes, n'en fout pas une, louche tous les mâles on the road again, et fait tout déraper dans ce qu'il faut bien identifier comme une version telenovela du *Théorème* de Pasolini. Ni plus ni moins. Souvenez-vous de Stamp arrivant chez les Mangano. Qu'apportait-il Stamp en minet pré-Lukas dans cette famille bourgeoise ? La couleur, pas plus ni moins. Après un prologue noir et blanc, son arrivée saluait l'apparition de la couleur. Stamp c'était le cinéma couleur qui faisait éclater les codes noir et blanc, travail/ famille/patrie de la bourgeoisie industrielle. La couleur, c'était le sexe du cinéma. Stamp qui baise

la mère, la fille et le père et la bonne et le fils, en couleur, du cinéma en couleur, jusqu'à ce que le rouge leur vienne au visage et que ça puisse se voir. Alors bien sûr que la télé de Paris a d'autres teintes, mais ça revient au même, Hilton/Stamp, *Théorème*/*Simple Life*, au même, bourgeoisie industrielle/Amérique de Bush. Au même, mais avec les moyens du bord, et d'autres couleurs, rose layette de Dior, terracotta Vuitton, certes plus vulgaires, bien sûr plus crues, à coup sûr celle d'un sexe Outrageous à la Britney, fluos ? pourquoi pas, la télé-réalité, on nous le dit assez n'a pas de limites, dieu merci, alors le fluo on veut bien, de la couleur des yeux de Paris dans sa cassette X amateur quand on la voit quitter le lit en pleine action pour répondre à son portable, mais où je voyais avant tout une fille aux yeux rouges phosphorescents, comme ceux d'un lapin traqué par le phare des voitures au milieu d'un périphérique. Paris Hilton, je ne l'ai jamais rencontrée, mais j'y suis allé. C'est avenue de Suffren dans le 15e arrondissement à Paris. J'ai même déposé une rose devant l'établissement. Couleur rouge. De la couleur de ses yeux.

Laurent Goumarre est critique d'art, collaborateur à *ArtPress*, producteur de *Chantier* - France Culture, conseiller artistique de *Montpellier Danse*